

Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles
International Journal of Sociocultural community development and practices
Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales



Le spectacle futuriste de la conquête spatiale masque la fuite en avant technoscientifique

Nicolas Oblin

Number 25, 2024

La propagande et ses masques de la vertu
Propaganda and its masks of virtue
La propaganda y sus máscaras de la virtud

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1112636ar>
DOI: <https://doi.org/10.55765/atps.i25.2432>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de communication sociale et publique, Université du Québec à Montréal

ISSN

1923-8541 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Oblin, N. (2024). Le spectacle futuriste de la conquête spatiale masque la fuite en avant technoscientifique. *Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles / International Journal of Sociocultural community development and practices / Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales*, (25), 137–146. <https://doi.org/10.55765/atps.i25.2432>

Article abstract

This article proposes to focus on contemporary experiences of space travel, highly publicized and little criticized especially in France, where the spationaute Thomas Pesquet acts as a real mascot for many politicians, scientists, journalists and teachers. The premise of this work is to defend the idea that the conquest of space, as an illuso, has a spectacular dimension of fetishization and sacralization that comes to screen the contemporary social and political reality. Progress, in its essentially techno-capitalist dimension, while participating in a vast movement of decorporeality, nevertheless appears as the ultimate condition for a possible human future, at the same time as it lends credence to the idea that planet Earth would have become uninhabitable.

© Nicolas Oblin, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Logiques médiatiques et infortunes de la vertu / Media logics and misfortunes of virtue / Lógica mediática e infortunios de la virtud

Le spectacle futuriste de la conquête spatiale masque la fuite en avant technoscientifique

Nicolas Oblin

Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation (INSPE) de Nantes
oblin.nicolas@orange.fr

Cet article propose de s'arrêter sur les expériences contemporaines de voyages dans l'espace, fortement médiatisées et peu critiquées notamment en France, où le spationaute Thomas Pesquet fait office de véritable mascotte pour de nombreux politiciens, scientifiques, journalistes et enseignants. Le parti pris de ce travail consiste à défendre l'idée que la conquête spatiale, en tant qu'illusio, comporte une dimension spectaculaire de fétichisation et de sacralisation qui vient faire écran à la réalité sociale et politique contemporaine. Le progrès, dans sa dimension essentiellement techno-capitaliste, alors qu'il participe d'un vaste mouvement de décorporéité, apparaît pourtant comme l'ultime condition d'un devenir humain possible, en même temps qu'il accrédite l'idée que la planète Terre serait devenue inhabitable.

Mots-clés : *illusion, conquête spatiale, fétichisation, décorporéité.*

This article proposes to focus on contemporary experiences of space travel, highly publicized and little criticized especially in France, where the spationaute Thomas Pesquet acts as a real mascot for many politicians, scientists, journalists and teachers. The premise of this work is to defend the idea that the conquest of space, as an illusio, has a spectacular dimension of fetishization and sacralization that comes to screen the contemporary social and political reality. Progress, in its essentially techno-capitalist dimension, while participating in a vast movement of decorporeality, nevertheless appears as the ultimate condition for a possible human future, at the same time as it lends credence to the idea that planet Earth would have become uninhabitable.

Keywords: *illusion, spatial conquest, fetishization, decorporeality.*

Este artículo propone detenerse en las experiencias contemporáneas de viajes espaciales, fuertemente mediatizadas y poco criticadas especialmente en Francia, donde el astronauta Thomas Pesquet hace las veces de verdadera mascota para muchos políticos, científicos, periodistas y profesores. El sesgo de este trabajo consiste en defender la idea de que la conquista espacial, como illusio, comporta una dimensión espectacular de feticización y sacralización que viene a hacer pantalla a la realidad social y política contemporánea. El progreso, en su dimensión esencialmente tecno-capitalista, mientras participa de un vasto movimiento de decorporeidad, aparece sin embargo como la última condición de un posible devenir humano, al mismo tiempo que acredita la idea de que el planeta Tierra se habría convertido en inhabitable.

Palabras clave : *ilusión, conquista espacial, feticización, decorporeidad.*

Masques, Illusio, fantasmagorie

Si le masque a pour fonction de dissimuler ou de tenir hors de la vue, il peut endosser en d'autres contextes celle de protéger et de faire écran. « Les masques de la vertu » ne s'entendent pas ici dans le sens où c'est le visage de la vertu qui serait dissimulé, bien au contraire, la vertu étant l'image qui vient faire écran à la réalité cachée. C'est pourquoi nous assimilons cette notion de masque avec celle d'*Illusio*, considérant que non seulement la conquête spatiale dissimule des pans de la réalité sociale et politique (qui la déterminent), mais qu'elle apparaît dans le même temps comme la possibilité d'un avenir souhaitable, d'un devenir humain dans un contexte catastrophiste. Elle produit ainsi, et même le renouvelle, dans un contexte historique pourtant différent, le rêve d'hier qui consistait à s'en aller « décrocher » la lune. Ce faisant, la conquête spatiale, que l'on peut saisir comme une créature de la société techno-marchande, produit elle-même l'image éblouissante d'un rêve qui rend aveugle à la réalité du monde dont elle est un produit. En ce sens, elle s'apparente aussi aux fantasmagories telles que Walter Benjamin, dans *Paris, capitale du XIX^e siècle* (1989), les a saisies.

Le spectacle futuriste de la conquête spatiale

Une course de voiture ne dure que quelques heures, voire quelques jours. Une course en solitaire à la voile autour du monde durera quelques mois, tout comme un séjour dans l'espace. Ces courses, que l'on appelle encore, et peut-être à tort, des « aventures », ont en commun ce paramètre central de la vitesse, ce désir de rouler plus vite, de voler au-dessus de l'eau, de flotter à d'inimaginables vitesses dans l'espace, de le dominer, jusqu'à en rendre nulles les distances.

Mais ce qu'une retransmission télévisée fait apparaître très clairement, en dépit de cette performance extraordinaire de réussir à rendre le plus proche ce qui est le plus lointain, c'est la manière dont la quête de vitesse rend finalement obsolète le corps de l'être humain embarqué. Relativement à la technologie déployée, le corps du pilote apparaît, c'est presque une évidence, en trop, superflu, obsolète. Nous nous retrouvons ainsi comme les téléspectateurs d'une émission qui met en scène l'aventure humaine telle qu'elle se cristallise dans ses performances technoscientifiques les plus « abouties » – ou les plus folles, tant le décalage prométhéen promis par Anders est grand –, tout en nous permettant de nous identifier à des héros dont l'humanité, dans ses dimensions tant biologiques que culturelles, apparaît alors complètement dépassée. La présence d'un pilote, d'un être humain embarqué, a-t-elle un sens autre que celui de donner l'illusion de continuité humaine à une aventure qui n'aurait plus rien d'humain, à une mésaventure au cours de laquelle l'humain aurait expulsé de son « champ » l'idée pour ne pas dire la réalité même d'humanité ? Au-delà de l'individu objet d'expériences scientifiques, cobaye donc, la présence humaine ne se justifie-t-elle pas par la possibilité – n'est-elle pas, d'une certaine manière, inconsciemment, attendue – de l'accident par lequel un corps humain « bolide-balistique-cobaye » disparaissant dans les flammes, écrasé, enfoui, anéanti, dialectiquement redeviendrait humain ? Par procuration, il pourrait ainsi donner au spectateur l'illusion d'une expérience d'humanité. Mais, nous pouvons aussi nous demander en quoi cette mort-là serait plus humaine que la vie qui l'aurait précédée. À moins que la présence humaine à bord des appareils ne soit plus qu'un alibi d'humanité.

Si l'aventure spatiale, derrière les masques de vertu du progrès, de la technique et de l'aventure dont elle se pare, n'était que mésaventure, désastre de l'humanité, réalisation paradigmatique d'un désir infini de dominer : dominer la Terre, jusqu'à la rendre inhabitable, dominer les airs, jusqu'à

les rendre irrespirables, dominer l'espace, position stratégique avancée pour anéantir la Terre et coloniser d'autres planètes, dominer les corps, réduits à l'état de bolides-balistiques-cobayes-cibles.

La mésaventure spatiale poursuit aujourd'hui la domination technique de la nature, jusqu'à la domination parfaite de l'exubérance de la vie, par la maîtrise technologique des corps, comme en témoignent ceux des quatre pilotes alignés dans la capsule *Crew-Dragon*¹, attendant d'être propulsés dans les airs. Leurs corps deviennent, dans ces conditions, les appendices de créations humaines que l'on voudrait croire les plus élaborées, en réalité les plus abstraites, les plus désincarnées, « hors sol et hors sujet », nous pourrions ajouter « hors réalité et hors subjectivité », « hors monde et hors langue », précisément parce que l'œuvre d'êtres, une masse anonyme de scientifiques, d'ingénieurs et de techniciens faussement « rêveurs », à l'humanité déjà mutilée, aux êtres réduits à l'état de « presse-bouton ». Anders écrit déjà à leur sujet, en 1962, et posant ainsi le problème central et du décalage prométhéen et le de la proportion posé quelques années plus tard par Illich avec sa théorie des seuils : « Plus les entreprises sont grandes plus ceux qui sont intégrés dans ces entreprises et doivent répondre sans faille à leurs exigences doivent être petits, rabougris et asservis ; plus ces défauts sont indispensables ; plus ces derniers sont produits de manière systématique » (Anders, 2022b, 48).

Dans un ouvrage qui paraît pour la première fois en 1987, intitulé *La Barbarie*, le philosophe Michel Henry analyse ce qui caractérise et détermine la condition du travailleur moderne d'une manière dont le travail des spationautes rend bien compte :

La part du travail vivant, la praxis subjective, diminue progressivement à l'intérieur du procès de production, tandis que la part du dispositif instrumental objectif, ne cesse de grandir, sous la forme des machines de la grande industrie classique d'abord, de la cybernétique et de la robotique ensuite. Le philosophe ajoute que la loi de la baisse tendancielle du taux de profit à l'âge capitaliste n'est que l'expression sur le plan économique du phénomène crucial qui est venu affecter la production moderne : l'invasion en elle de la technique et l'expulsion de la vie (Henry, 2001, 91-92)².

L'observation des astronautes dans leur cockpit, mais aussi à l'intérieur de l'ISS, au même titre que celle que nous pouvons faire des navigateurs de course au large, laisse entrevoir ce qu'il en est d'une véritable décorporéité, dans le sens où la corporéité couplée à la capacité d'agir sur les processus objectifs en articule l'accès. Dans la situation des « héros » contemporains qui nous préoccupent, on ne peut que constater que « une fois lancé », l'être humain ne fait presque rien, son activité étant réduite la plupart du temps à une activité de surveillance et de contrôle, une fois que l'action d'agir sur une commande de lancement a été effectuée. Quant à ces actions, aussi spectaculaires soient-elles, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une sortie dans l'espace pour fixer ou réparer un panneau solaire, ou encore pour prendre un repas en impesanteur, elles font de nous les spectateurs d'un corps on ne peut plus rétréci et appauvri, sensés s'émouvoir d'actes qui sont le signe de « la ruine de toute culture ». Car, comme l'explique encore Michel Henry, au-delà de la stéréotypie et de la monotonie des actes produits...

Un autre phénomène se produit qui pousse à son terme ce procès d'inculturation : l'activité de ces actes insignifiants s'inverse en une passivité totale. C'est le dispositif objectif en ses diverses agencements et dispositions qui dicte en réalité au travailleur la nature et les modalités du peu qui lui reste à faire.

1. Littéralement « Équipage Dragon ». Elon Musk aurait donné ce nom de « Dragon » à la capsule développée par *Space X* en réponse aux quolibets de certains détracteurs qui insinuaient que ce projet ne pouvait avoir été imaginé que sous influence de produits prohibés... Initialement, le nom de la capsule aurait été *Puff the Magic Dragon*, en référence au titre chanté par le groupe folk *Peter, Paul and Mary* en 1963. Le site Numerama.com a consacré un article à cette explication.

2. Outre *La Barbarie*, d'où cette citation est extraite, Michel Henry est également l'auteur de *Du Communisme au capitalisme : théorie d'une catastrophe* [1990], Lausanne, L'Âge d'Homme, 2008, et de deux volumes sur l'œuvre de Karl Marx, parus chez Gallimard en 1976 : *Marx*, volume I, *Une philosophie de la réalité* et *Marx*, volume II, *Une philosophie de l'économie*. Il développe, dans ces trois ouvrages, une critique radicale du marxisme qui s'est développé en faisant fi de la place accordée par Marx, notamment, à la question de la praxis subjective (le travail vivant) dans l'élaboration de son œuvre.

Des capacités de l'individu au travail, et d'abord des capacités corporelles, on ne peut faire totalement abstraction il est vrai, et cela pour autant que la [corporité] demeure le fondement caché mais incontournable de la transformation du monde, à l'âge de la technique comme à tout autre. Il arrive seulement que, la force de ce Corps ayant été remplacée par le dispositif objectif de la machine, il n'est plus tenu compte de lui que dans l'exacte mesure où le dispositif doit tout de même permettre l'intervention de l'individu, si modeste soit-elle. Celle-ci mesure la part dérisoire qui est encore concédée à la vie et à son savoir, c'est-à-dire à la culture. L'ordinateur le plus complexe se termine par un clavier plus simple qu'une machine à écrire. L'ère de l'informatique sera celle des crétins (Henry, 2001, 93).

Or, quelques décennies plus tôt, en 1960, Günther Anders, dans une lettre qu'il adresse à un pilote-espion étatsunien ayant été fait prisonnier par les soviétiques, explique que la révolution qui a lieu, dès cette époque, est celle des choses-esclaves, le principe des machines auxquelles les êtres humains ont transféré leur dur labeur, entraînant une nouvelle malédiction.

Car ce principe, écrit Anders, consiste à *synthétiser les performances* ; ce qui signifie qu'elles tendent, selon leur nature propre, à se coaguler en *systèmes*, à fondamentalement ne pas se contenter de demeurer des pièces isolées de notre monde mais, bien au contraire, à exiger de devenir une totalité cohérente et surplombante, une totalité – et voilà justement la nouvelle malédiction – à laquelle nous aussi devons nous soumettre. [...] Cette révolution consiste justement – j'insiste lourdement là-dessus – en ce que les machines, depuis qu'elles ont pris en charge nos efforts, se sont aussi octroyé la charge de fixer les finalités ; dès lors qu'elles se sont associés pour constituer un parc de machines, elles ont cessé de rester une somme de moyens, grâce auxquels nous pourrions poursuivre librement ou à notre guise, tel ou tel but ; elles se sont plutôt transformées en notre *monde* ; un monde qui, avant même que nous ayons pu fixer tel ou tel but, nous a déjà envahis ; une structure qui, avant même que nous ayons pu prendre telle ou telle disposition, a déjà disposé de nous ; un pouvoir qui, avant même de nous aider à faire quoi que ce soit, nous a déjà asservis, autrement dit forgés (Anders, 2022a, 44-45).

Quelques mois plus tard, il écrit son journal, au sujet des spationautes soviétiques envoyés dans l'espace et dont il est un spectateur attentif de l'événement :

Il est probable qu'aucun être humain ne puisse mieux illustrer cette obsolescence que le monteur (il ne parle alors pas de « presse bouton » mais de « monteur ») qui a lui-même été monté dans une capsule fermée, qui outre le fait d'avoir été arraché à sa patrie terrestre, a été inséré dans l'appareil en tant que pièce et qui pour pouvoir fonctionner sans « rechigner » de manière coordonnée avec cet appareil, a subi pendant des années des modifications de lui-même appelées « *human engineering* », ou, plus précisément, a dû s'accommoder de réifications de sa personne (Anders, 2022b, 21).

L'aventure spatiale pourrait bien représenter alors la symbiose la plus aboutie du capitalisme, de la technologie et du pouvoir politique, la symbiose la plus aboutie des idéologies survivalistes, de la compétition, du progrès technoscientifique. Elle serait aussi le symbole du déploiement sans limite d'une humanité ayant perdu ses langages, ses mots, ses techniques, face à l'autocroissance (Ellul, 1954) techno-capitaliste. Et pourtant, cette symbiose monstrueuse apparaît comme l'incontournable « sauveur », le « nouveau messie » dont il faudrait prendre acte, délivrant enfin la technique de son histoire humaine.

Délivrée, née à elle-même, la technique n'est autre que cette nature sans l'homme, explique encore Michel Henry, dont « les régulations sont connues, de façon à pouvoir être mises en œuvre et réglées par elles-mêmes et pour elles » (Henry, 1987), indépendamment donc de toute activité humaine au sens d'un déploiement de la vie, d'une subjectivité. L'aventure spatiale cristallise ainsi les divers éléments de la nouvelle divinité chantée par le père italien du futurisme, Filippo Tommaso Marinetti lorsqu'il écrivait :

La *morale futuriste* défendra l'homme de la décomposition provoquée par la lenteur du souvenir, de l'analyse, du repos et de l'habitude. L'énergie humaine centuplée par la vitesse dominera le Temps et l'Espace. [...] Sentiers tortueux, routes qui suivent l'indolence des fleuves et qui tournent le long des dos et des ventres inégaux des montagnes, voici les lois de la terre. Jamais de ligne droite, toujours des arabesques et des zigzags. La vitesse donne finalement à la vie humaine un des caractères de la divinité : *la ligne droite* (Marinetti, 1916)³.

3. Lorsque les fascistes arrivent au pouvoir, au début des années 1920, en Italie, Marinetti, qui conçoit la guerre comme le moteur nécessaire de l'évolution et du progrès, multipliera les déclarations de foi dans le rôle que joue le régime fasciste pour régénérer l'Italie. Pour autant, les milieux institutionnels du fascisme, Mussolini en tête, dénigrent les conceptions futuristes de l'art et de la culture (Lista, 2020, 111-119).

L'injonction à fuir ou la fuite en avant technoscientifique

Si les religions furent décrites par Marx comme *opium du peuple*, dans le sens où elles auraient « accroché » les individus à l'illusion d'une rédemption, d'un sauvetage de leur condition quand les racines de leur servitude se trouvaient dans l'exploitation capitaliste de leur travail, les détournant ainsi de la lutte sociale et politique, seule à même de leur permettre de s'émanciper, alors l'idéologie progressiste technoscientifique pourrait bien représenter, à défaut de religion, un nouvel opium.

Alors que le spectacle de la sportivisation des corps invite l'acteur et le spectateur à prendre acte du principe de la compétition comme « grand ordonnateur » de la justice parmi les hommes, établissant sur la base de différences objectivement mesurées (la divinité Vitesse chère à Marinetti y est souvent centrale⁴), classements et hiérarchies de tous les participants ainsi que de ceux qu'ils représenteraient, le spectacle de la conquête spatiale invite à prendre acte, face au désastre planétaire, de l'ultime possibilité de se sauver : prendre la fuite. Une « fuite en avant » technoscientifique, sous commandement étatique et capitaliste, pour aller toujours plus vite, toujours plus loin, et frapper, à l'occasion, toujours plus fort.

Il n'est d'ailleurs pas insensé de souligner qu'aujourd'hui, entreprises capitalistes et États nationaux, qui se présentent comme les plus puissants acteurs d'une transformation possible du monde, voire d'un sauvetage de l'espèce humaine – pour Elon Musk –, ne cessent de se battre, politiquement, militairement, commercialement, pour s'octroyer les ressources encore disponibles indépendamment des conditions d'exploitation de ces ressources, indépendamment des finalités de cette exploitation. Que l'on pense par exemple à la manière dont de nombreuses terres africaines sont aujourd'hui la proie et des États et des entreprises multinationales. Que l'on pense, encore, à la manière dont une multinationale comme Total s'octroie les ressources nécessaires, sinon à exercer un véritable monopole sur les ressources énergétiques (fossiles et renouvelables), au moins à occuper une position dominante dans l'accès aux ressources ainsi privatisées, pour en gérer avec profit la pénurie (Deneault, 2019). Pour la multinationale Nestlé, l'enjeu est de s'octroyer le monopole de l'eau pour en faire une marchandise, comme les autres⁵... Pour Monsanto (et ses semences « Terminator »), il s'agit de privatiser les semences et de priver ainsi les agriculteurs de l'accès à des semences non stériles⁶.

Entreprises capitalistes et États nationaux opèrent idéologiquement sur deux registres. 1. Le développement technoscientifique capitaliste, légitimé politiquement par des États souverains, a

4. Filippo Tommaso Marinetti (1916) : « Si prier veut dire communiquer avec la divinité, courir à grande vitesse est une prière. Sainteté de la roue et de l'ornière. Il faut s'agenouiller devant la vitesse tournante d'une boussole gyroscopique : vingt mille tours à la minute, vitesse mécanique maximale atteinte par l'homme. Il faut ravir aux astres le secret de leur vitesse stupéfiante, incompréhensible. Nous participerons donc à la grande bataille céleste, nous affronterons les astres, boulets lancés par des canons invisibles ; nous rivaliserons avec l'étoile 1830 Groombridge, qui vole à 241 kilomètres à la seconde, avec Arturo qui vole à 413 kilomètres à la seconde. Invisibles artilleries mathématiques. En quoi, les astres, devenant en un instant projectiles et artillerie, luttent de vitesse pour échapper à un astre plus grand ou pour frapper un plus petit. Nos saints sont les innombrables corpuscules qui pénètrent dans notre atmosphère à une vitesse moyenne de 42 000 kilomètres à la seconde. Nos saintes sont la lumière et les ondes électromagnétiques. 3 x 1010 mètres à la seconde. L'ivresse de la grande vitesse en automobile n'est pas que la joie de se sentir fusionner avec l'unique divinité. Les sportsmen sont les premiers catéchumènes de cette religion. Prochaine destruction des maisons et des villes, pour former des grandes réunions d'automobiles et d'aéroplanes » (je souligne cette dernière phrase).

5. Cf. Albelle Di Napoli, « Nestlé et le business de l'eau en bouteilles », *Le Monde*, 11 septembre 2012 (au sujet d'un documentaire de Urs Schnell et Res Gehrig - Allemagne - Suisse, 2012, 90 minutes). Plus récemment, le documentaire de Jörg Daniel Hissen, Robert Schmidt et Alexander Abdelilah, *À sec. La grande soif des multinationales* (Allemagne, 2021), traite largement de ces questions.

6. Cf. Marie-Monique Robin, *Le Monde selon Monsanto*, Arte, France. Sur les collusiones entre le milliardaire américain Bill Gates, Monsanto-Bayer, l'Union européenne, pour les expérimentations « hors de contrôle » d'OGM en plein champ (en Afrique), voir Jean-Baptiste Renaud, *L'Afrique, les OGM et Bill Gates*, France, 2021.

détruit les mondes qui peuplaient la planète en même temps que les possibilités d'y survivre à moyen terme. Cette destruction des « autres mondes » qui s'est faite au nom de la prétendue supériorité de la Civilisation occidentale se termine par l'autodestruction de la Civilisation.

2. Seul le développement technoscientifique capitaliste, légitimé par des États souverains, peut sauver l'humanité. Ce dont il faudrait prendre acte, c'est de la poursuite infinie du progrès technoscientifique, et ne pas perdre ainsi espoir dans l'idée même du progrès. Ce qui se perpétue alors et se renforce, c'est la dépolitisation des sociétés au sein desquelles les finalités ne peuvent être pensées, en particulier du fait de l'expansion illimitée des sous-systèmes d'activités rationnelles par rapport à une fin (Habermas, 1973, 32). Ainsi, et par exemple, la ministre et astronaute française Claudie Haigneré « regrette notamment le climat actuel de dystopie sur la catastrophe environnementale et présente les grands projets scientifiques comme des solutions pour un avenir désirable » (Haigneré, 2019). Plus la catastrophe est forte et plus l'idéologie de la science et de la technique doit être forte pour maintenir l'espoir d'un salut sur Terre, dès lors que les « abris transcendants » ont été emportés par la tempête de la modernité capitaliste ou « tempête du progrès », pour paraphraser Walter Benjamin, dans la neuvième de ses thèses sur le concept d'Histoire, lorsqu'il écrit :

Son visage [celui de l'Ange de l'Histoire] est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès (Benjamin, 2000, 434).

Peut-être est-ce le sens plus ou moins mal caché du spectacle de la conquête spatiale, de l'*illusio* de la conquête spatiale, avec ses dimensions de fétichisation et de sacralisation, articulant les qualités de l'appareil idéologique (d'État) à celles de l'appareil stratégique (capitaliste) (Vassort, 2012). La notion d'appareils peut d'ailleurs s'entendre au sens de dispositifs techniques, en ce sens où les praxis subjectives des individus qui appartiennent aux classes dominantes ne sont dorénavant pas moins perverses que celles des individus qui appartiennent aux classes dominées. Ils assureraient alors principalement la surveillance et le contrôle de mégamachines (Ellul, 1954) quand les travailleurs les plus exploités seraient relégués aux machines plus modestes⁷. Pour Anders, macro et micro-appareils, qu'ils soient physico-techniques ou sociaux (des organisations), tendent à fusionner en un appareil unique, qui abolit et dépasse en lui tous les appareils, un appareil écrit-il, dans lequel « tout fonctionne », dans le sens où cet « Appareil » n'aurait plus d'extériorité : « il aurait réussi à tout annexer, à réunir en lui-même toutes les fonctions concevables, à en attribuer à toutes les choses existantes, à intégrer en lui-même tous les hommes nés en son sein comme ses fonctionnaires – en bref : l'expression “ tout fonctionne ” aboutirait à l'équation “ Appareil = Monde ” » (Anders, 2022a, 51).

Cette *illusio* technoscientifique entretient bien l'idée d'un salut venant d'en haut, où il faut entendre, des puissances économiques et politiques de ce monde (Bourdieu, 1977 et 1979). Par exemple, cela revient, en France, pour faire face au défi énergétique de notre époque, à prendre

7. Le fait est que ces hommes et femmes des centres politiques et économiques ont tendance à parsemer leurs déclarations de l'adjectif « historique » ... Vouloir souligner à ce point qu'ils et elles « font » l'Histoire, n'est-ce pas se rassurer à peu de frais dans un contexte où depuis les places qu'ils occupent, ils semblent bien souvent contraints d'assurer le bon déroulement d'une course (leur veau d'Or) dont ils ne maîtrisent ni les fins, ni les moyens ? Le parallèle avec les exploits sportifs, qui sont la quintessence de ce « temps homogène et vide » dénoncé par Benjamin, et dont on proclame à gorge déployée sur les ondes qu'ils sont « historiques », n'est pas dénué d'intérêts.

la décision politique de parsemer un territoire de centrales nucléaires⁸, pour sauver « un mode de vie » (à l'horizon 2050) en même temps qu'un système économique dont nous pouvons raisonnablement imaginer qu'il repose sur des pulsions destructrices et autodestructrices. Tout le monde peut comprendre que la multiplication des centrales nucléaires fragilise, à plus ou moins long terme, les territoires où elles sont implantées⁹, mais nul ne semble envisager la possibilité de changer de « mode de vie » avant de subir dans son être propre, dans sa chair (ou chair de sa chair), les conséquences d'une déflagration. Par conséquent, nous vivons à crédit en sachant que nous ne rembourserons jamais notre dette, mais nous espérons secrètement que nous serons épargnés (avec nos propres enfants), sauvés par quelques forces extraordinaires venues, probablement encore, d'en haut. Évidemment, se sauver avec les siens, les autres dussent-ils mourir, cela relève d'un projet politique et social peu vertueux. Mais, dans un monde travaillé en profondeur par quelques décennies de compétition capitaliste, cela n'apparaît pas nécessairement choquant... L'idée que l'humanité pourrait à moyen terme survivre sur une autre planète relève de la même folie : chacun sait que ce « privilège » ne saurait être largement partagé !

Parce que nous n'en sommes pas à un paradoxe près, alors que le « mode de vie » semble intouchable – par mode de vie, il faut entendre « société de consommation »¹⁰ –, nous devrions en même temps prendre acte du caractère définitivement obsolète de notre planète. En effet, si nous avons détruit définitivement les conditions d'habitabilité « naturelles » de la Terre, il apparaîtrait alors inutile de changer l'économie de notre monde, car toute tentative serait vaine. Alors, une fois encore, il faut accorder sa confiance dans la puissance rédemptrice du monstre capitaliste et dans sa capacité à mobiliser les technosciences pour produire le monde et produire la vie. L'humanité développe la technique jusqu'à la libérer d'elle-même, la rendant quasi autonome, construisant ainsi une nature abstraite, « livrée à elle-même », et il faudrait croire en la rédemption de l'humanité par sa propre création. Cela revient à imaginer qu'une main « invisible » serait susceptible d'agir sur la commande « invisible » d'une fantasmée mégamachine pour produire le « bien », ou encore que cette mégamachine ait été programmée pour produire finalement le bien. C'est oublier que la technique, comme le pense Michel Henry, est la nature...

rendue à elle-même, s'exaltant et s'exprimant elle-même, son auto-développement, de telle sorte que toutes les virtualités et potentialités incluses en elle doivent être actualisées pour elles et pour ce qu'elles sont, pour l'amour d'elles-mêmes, pour que soit fait tout ce qui doit être fait, c'est-à-dire *tout ce que la nature pourra devenir*. Il s'agit de fabriquer de l'or, d'aller sur la lune, de construire des missiles capables de s'autodiriger, de s'autosurveiller avant de décider eux-mêmes du moment de leur destruction – et de la nôtre. La technique, écrit encore Michel Henry, est l'alchimie : elle est l'auto-accomplissement de la nature en lieu et place de l'auto-accomplissement de la vie que nous sommes. Elle est, écrit-il enfin, la barbarie, la nouvelle barbarie de notre temps, en lieu et place de la culture. En tant qu'elle met hors-jeu la vie, ses prescriptions et ses régulations, elle n'est pas seulement la barbarie sous sa forme extrême et la plus inhumaine qu'il ait été donné à l'homme de connaître, elle est la folie (Henry, 1987, 94-95).

8. « Déclaration de M. Emmanuel Macron, président de la République, sur la politique de l'énergie », Belfort, le 10 février 2022. L'intégralité du discours est en ligne sur le site Internet vie-publique.fr.

9. La déclaration de Belfort a lieu le 10 février. Exactement deux semaines plus tard, la Russie envahit la partie Est de l'Ukraine. Très rapidement, dans ce conflit, le monde percevra combien les centrales nucléaires, civiles, sont des bombes à retardement.

10. Dans sa déclaration de Belfort sur la politique de l'énergie à l'horizon 2050, Emmanuel Macron justifie ainsi les choix en matière énergétique : « Il n'y a pas de production industrielle stable s'il n'y a pas une énergie stable aux prix les plus compétitifs. Il n'y a pas de transition énergétique et climatique s'il n'y a pas une décarbonation de l'énergie produite, en particulier notre électricité. [...] Le premier grand chantier est de consommer moins d'énergie. En d'autres termes, gagner en sobriété. En effet, le défi est connu. Nous devons en 30 années être capables de baisser de 40 % nos consommations d'énergie. C'est un défi qui est de taille, mais il est faisable. Alors, comment y arriver ? Pas en pratiquant la privation, ce que j'appellerai l'austérité énergétique. Je suis d'ailleurs toujours étonné que parfois, celles et ceux qui mènent le combat contre l'austérité budgétaire plaident pour l'austérité énergétique, voulant en quelque sorte priver nos jeunes ou nos enfants de ce que toutes les générations avant eux ont eu le droit de consommer. Ça n'est pas par la décroissance, ça n'est pas par la restriction qu'on arrivera à économiser ces 40 %, et à réduire ainsi nos consommations d'énergie. C'est par l'innovation, c'est par la transformation de nos processus industriels, de nos pratiques, par des choix d'investissements, là aussi, de la nation. Il nous faut faire, en quelque sorte, le choix de changer de modèle tout en continuant à produire et pour une raison simple, la force de notre modèle social, dont nous avons vu la pertinence durant cette crise, ne serait pas soutenable si nous ne continuons pas de produire davantage ».

Quant à l'idée que le « mode de vie », « à l'occidental », serait intouchable, parce que désiré « plus que tout » par les individus, elle recèle un mensonge : prétexter que personne ne souhaite changer de « mode de vie » est en partie faux, car personne aujourd'hui, ou presque, n'est réellement en mesure de choisir son mode de vie. Le mode de vie en question est imposé par la société de consommation à la plupart des habitants de la planète parce que l'économie capitaliste, hégémonique, a produit des sociétés de consommation. En réalité, les modes de vie peuvent être bien différents, à l'intérieur, par exemple, d'un même État-nation, entre populations riches et pauvres, mais la soumission à la consommation de marchandises est toujours très forte, elle impose d'intenses contraintes. Il y a une nuance entre prétendre que les gens ne veulent pas changer de mode de vie et reconnaître qu'ils sont les prisonniers d'une société de consommation de marchandises auto-croissante qui ne cesse d'étendre son hégémonie sans qu'aucun État souverain ne semble en mesure de contrer cette hégémonie ni même de la désirer.

L'économie capitaliste, en se développant, a produit des sociétés de consommation de marchandises qui se sont étendues en détruisant les mondes vernaculaires, traditionnels, paysans, en même temps que les modes de vie (métiers, cultures, croyances) des personnes qui vivaient en ces mondes (Illich, 2001 et Jaulin, 1974)¹¹. Ces sociétés de consommation toujours plus homogènes sont devenues ainsi des anti-mondes, puis des non-mondes – ou monde indifférencié – où survivent des individus, du point de vue des marchandises et de leur production, globalement indifférenciés. Ces individus, en tous points de la planète, habitants des mondes désolés, vivent désaffiliés des univers symboliques et techniques encore existants, parfois, au moment de leur naissance. Cette désaffiliation inhérente au déploiement d'un monde homogénéisé par le capitalisme et les sociétés de production et de consommation qu'il produit rend culturellement et « psychologiquement » disponibles les individus pour qu'ils embrassent l'*illusio* technoscientifique.

Alors se renforce, partout sur la planète, l'idéologie du progrès dans son unidimensionnalité technoscientifique, concomitante des fantasmes de fin de l'Histoire et de fin de l'Homme (Fukuyama, 1992) ; partout s'affirme ce fantasme de toute-puissance qui nie notamment le rapport de dépendance par lequel l'humanité est liée à la nature comme à son histoire. Négation appelée de ses vœux, en 1916, encore une fois, par Marinetti, qui a le mérite de percevoir avec beaucoup de lucidité les liens entre société industrielle, vitesse, domestication/destruction de la nature et de l'histoire :

L'homme commence par mépriser le rythme isochrone et cadencé des grands fleuves, identique au rythme du passé propre. L'homme envie le rythme des torrents semblable à celui d'un galop de cheval. L'homme dompte les chevaux, les éléphants, les chameaux pour manifester son autorité divine par le moyen d'un accroissement de la vitesse. Faisant alliance avec les animaux plus dociles, il enchaîne les animaux rebelles, et se nourrit des animaux comestibles. L'homme dérobe à l'espace l'électricité et les carburants, pour créer de nouveaux alliés, les moteurs. L'homme contraint les métaux vaincus et rendus flexibles grâce au feu, à s'allier avec les carburants et l'électricité. Il forme ainsi une armée d'esclaves, hostiles et dangereux, mais suffisamment domestiqués, qui le transportent rapidement sur les courbes de la terre. [...] Il faut persécuter, frustrer, torturer de toutes les façons ceux qui pèchent contre la vitesse (Marinetti, 1916).

En faisant de la vitesse la nouvelle *Divinité*, Marinetti consacre, dès cette époque, l'expulsion de la vie – ancienne – écrasée par les dispositifs techniques « libérés », rendus à la nature elle-même. Il y perçoit cependant l'avènement possible d'un Homme-nouveau, au moment précisément où des centaines de milliers d'hommes périssent sous les orages d'acier (Jünger, 2008) de la Première

11. Sur ce point, je renvoie à Ivan Illich pour son travail sur le vernaculaire. Bien entendu, on ne peut penser la destruction des sociétés traditionnelles, des cultures, sans penser à ce que représentent, de ce point de vue, la colonisation de l'Amérique au XVI^e siècle, la mise en esclavage des millions d'Africains jusqu'au XIX^e siècle, puis les colonisations européennes qui succèdent à l'abolition de l'esclavage, au XIX^e siècle. Sur la destruction des civilisations par la civilisation occidentale, voir par exemple, de Robert Jaulin, *La Décivilisation. Politique et pratique de l'ethnocide* (1974).

Guerre mondiale ; pour Marinetti probablement, ces hommes-là, qui partent à la guerre à pied et à cheval, font-ils partie de ceux « qui pêchent contre la vitesse ». Qu'aurait pensé le futuriste italien du déluge de feu qui s'abattit sur les deux villes japonaises en août 1945 ? Probablement aurait-il rejoint le camp de ceux, tellement nombreux, que fascine cette « révolution scientifique » (Le Monde, 1945) plus que l'ampleur du désastre ne les sidère... La formidable quantité d'énergie libérée par les bombes retient alors l'attention de la plupart des commentateurs, à l'image par exemple de M. Attlee, le Premier ministre britannique qui déclare qu'il s'agit là de « l'un des plus grands triomphes du génie américain – ou, en vérité, du génie humain » (Le Monde 1945) ; quant au chroniqueur scientifique du journal *Le Monde*, C.-G. Bossière, il écrit dans l'article principal de l'édition du 9 août :

Les détails techniques ne nous seront sans doute pas révélés avant un certain temps. D'ici là, nous pouvons laisser gambader notre imagination. Oublier, par exemple, les effets dévastateurs au profit de l'avenir de la paix, du progrès, du bien-être. Faire marcher les autos, les bateaux, les chemins de fer. Chauffer les villes pendant l'hiver et les rafraîchir durant l'été. Oui, l'énergie atomique est sûrement immense, mais elle n'est encore à notre disposition que pour une très faible part. On vient de trouver le moyen de la déchaîner sur le mode explosif. Il reste à savoir la canaliser, la doser, la domestiquer (Bossière, 1945).

Rares sont alors ceux qui, à l'image d'Albert Camus¹² puis de Günther Anders (2008), prennent conscience de la catastrophe. Ce dernier a parfaitement saisi, très rapidement, combien l'idée selon laquelle la valeur des machines ne serait que soumise à l'usage que nous en ferions est rendue caduque par son autonomie autocoissante. Il écrit, à propos du bombardement de Hiroshima et de Nagasaki :

Lorsque Truman accéda à la revendication d'utiliser la bombe tout juste achevée, il s'inclina devant le diktat du monde des appareils. Le Japon avait déjà [...] fait connaître sa volonté de capituler, et ce à plusieurs reprises ; du point de vue militaire, l'entrée en jeu de la bombe s'avérait donc superflue. Mais la bombe était là. Et comme le triomphe des appareils tient au principe "existence oblige" – autrement dit, ils nous forcent, par leur simple existence, à reconnaître ce qu'ils peuvent comme un devoir –, la bombe prétend au droit, de son point de vue légitime, pour ne pas dire moral, à être utilisée. Et pas seulement elle. Car il n'y a pas d'instrument isolé. En dehors de la bombe elle-même (pour autant que l'on puisse parler de "dehors" au sujet d'une interdépendance aussi étroite), existait également "l'appareil préparant à son utilisation", qui lui aussi tournait déjà à plein régime (Anders, 2022a, 46).

Ainsi, et pour clore à propos de ce dont les aventures spatiales contemporaines nous invitent à prendre acte, il apparaît que l'opium technoscientifique détourne largement nos yeux et nos idées des caractéristiques centrales et de la finalité à partir de laquelle se constitue la rationalité de l'« Appareil-monde » – que l'on peut apparenter à la technosphère –, autrement dit de la finalité du système capitaliste. Le spectacle futuriste produit de ces images que la société se fait d'elle-même lorsqu'elle s'inscrit dans le déni de son essence et de sa fin : produire des marchandises, au prix de destructions qui ne trouveront pas d'autres fins que l'anéantissement des conditions qui rendraient possibles le déploiement d'avenirs humains possibles et dignes, de mondes humains pétris de justice et de paix.

12. Cf. l'éditorial signé Albert Camus de l'édition du 8 août 1945 du journal *Combat*. « Il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner. [...] Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive ».

Bibliographie

Articles, chapitres d'ouvrages, ouvrages

- Anders, Günther, *Hiroshima est partout*, Paris, Le Seuil, 2008. Cet ouvrage réunit *L'Homme sur le pont. Journal d'Hiroshima et de Nagasaki* (1958), « *Hors limite* » pour la conscience. *Correspondance avec Claude Eatherly, le pilote d'Hiroshima* (1959-1961) et *Les Morts. Discours sur les trois guerres mondiales* (1964).
- Anders, Günther, *Le Rêve des machines*, Allia, 2022a.
- Anders, Günther, *Vue de la Lune. Réflexions sur les vols spatiaux*, Héros-Limite, 2022b.
- Benjamin, Walter, « Sur le concept d'Histoire », in *Œuvres III*, Gallimard, 2000, p. 434.
- Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Le Cerf, 1989.
- Bourdieu, Pierre, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13, 1977, pp. 3-43.
- Bourdieu, Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, 1979.
- Deneault, Alain, *Le totalitarisme pervers d'une multinationale au pouvoir*, Rue de l'Échiquier, 2017.
- Ellul, Jacques, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954.
- Fukuyama, Francis, *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*, Flammarion, 1992.
- Habermas, Jürgen, *La Technique et la science comme « idéologie »*, Gallimard, 1973.
- Henry, Michel, *La Barbarie*, PUF, 2001.
- Illusio (collectif), « Illusio », *Revue Illusio*, n° 1, Caen, juin 2004.
- Jaulin, Robert, *La Décivilisation. Politique et pratique de l'ethnocide*, PUF, 1974.
- Jünger, Ernst, *Orages d'acier* [1920], Gallimard, 2008.
- Lista, Giovanni, « Filippo Tommasi Marinetti ou la guerre comme œuvre d'art total », *Inflexions*, n° 44, 2020 (2), pp. 111-119.
- Marinetti, Filippo Tommasi, « La nouvelle religion – Morale de la vitesse – Manifeste futuriste », *L'Italie futuriste*, n° 1, 11 mars 1916.
- Vassort, Patrick, *L'Homme superflu. Théorie politique de la crise en cours*, Le Passager clandestin, 2012.

Discours officiel

- « Déclaration de M. Emmanuel Macron, président de la République, sur la politique de l'énergie », Belfort, le 10 février 2022. L'intégralité du discours est en ligne sur le site Internet vie-publique.fr.

Dans la presse (écrite et radiophonique)

- C.-G. Bossière, « La technique de la bombe atomique », *Le Monde*, 9 août 1945.
- « Claudie Haigneré : "L'audace de tenter des choses" », *France Culture*, le 29 octobre 2021.
- Di Napoli Albelle, « Nestlé et le business de l'eau en bouteilles », *Le Monde*, 11 septembre 2012.

Films Documentaires

- Hissen Daniel, Schmidt Robert et Abdelilah Alexander, *À sec. La grande soif des multinationales* (Allemagne, 2021).
- Renaud Jean-Baptiste, *L'Afrique, les OGM et Bill Gates*, France, 2021.
- Robin Marie-Monique, *Le Monde selon Monsanto*, Arte, France.